Voy.

PRÉCIS

D'UN

VOYAGE

AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

FAIT PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT;

LU A L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES EN SA SÉANCE DU 16 JUILLET 1821.

PAR M. P. DELALANDE.

SUIVI

Des RAPPORTS de MM. les Professeurs Administrateurs du Jardin du Roi, et à l'Académie royale des Sciences.

PARIS.

IMPRIMERIE DE A. BELIN.

1822.

PRÉCIS
D'UN
VOYAGE AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

Fait par ordre du Gouvernement.

PAR M. DELALANDE.

MESSIEURS,

De nombreuses lacunes qui existoient dans nos collections, le besoin d'individus qui devoient lier entre eux des genres séparés par de grandes distances, et plus encore, le désir de hâter les progrès de la science et d'éclairer sa marche, donnèrent à MM. les Administrateurs du Muséum d'Histoire naturelle, l'idée d'un voyage qui auroit pour but de lui procurer plusieurs espèces qui manquoient, entre autres l'hippopotame et le rhinocéros bicorne, qu'on savoit exister en Afrique. Je fus désigné pour cette mission. Elevé dans le Muséum d'Histoire naturelle, formé à l'école des savans professeurs de cet établissement, et préparé à cette expédition par trois voyages: le premier en Espagne et en Portugal, où j'accompagnai M. Geoffroy Saint-Hilaire, aux soins et aux bontés duquel je suis redevable d'une partie de mes connoissances dans les sciences naturelles; le second sur les côtes de la

Méditerranée, et le troisième au Brésil où j'accompagnai S. E. Monseigneur le duc de Luxembourg, ambassadeur extraordinaire; je sentis toute l'importance de la mission qui m'étoit confiée, et le zèle dont j'étois animé me fit espérer que je pourrois la remplir avec quelque succès.

Je partis de Paris, en avril 1818, et je débarquai à Fals-Baie, à dix lieues du cap de Bonne-Espérance, le 8 août, accompagné de mon neveu, le jeune Verreaux, âgé de 12 ans; cet enfant a été le compagnon de mes travaux, il a constamment montré beaucoup de courage, et ne m'a pas quitté pendant tout le cours de mon expédition. Je ne vous peindrai pas, MM., la foule de sensations qui vinrent s'emparer de moi, en touchant la rive d'Afrique, et surtout lorsque de la montagne la plus voisine du lieu du débarquement, je pus promener mes regards sur cette vaste contrée que j'allois parcourir après Kolbe, Sparmann, Paterson, Le Vaillant, Barrow, Daniel, et tant d'autres; je n'ai point à vous faire l'histoire des impressions que j'ai ressenties, mais bien celle des faits que j'ai recueillis.

Je ne m'arrêterai pas non plus à vous décrire le Cap et ses environs, je me contenterai de jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire naturelle du pays, et sur les phénomènes qu'il présente.

Les yeux sont d'abord frappés de l'aspect imposant et terrible des montagnes de la Table, du Lion et du Diable dont la hauteur et l'âpreté contrastent avec l'aspect riant de la ville, et des habitations qui l'environnent; là seulement on trouve quelques arbres qu'on élève avec peine; partout ailleurs on ne voit que des buissons qui ne font que végéter, ne pou-

vant s'élever à une certaine hauteur, sans être bientôt détruits par les vents du nord-ouest ou du sud-est qui soufflent toujours dans ces contrées avec une violence dont nous n'avons pas d'idée dans nos climats tempérés. A des jours d'une chaleur excessive, pendant lesquels le thermomètre varie quelquefois de 15 à 30 degrés, succèdent des nuits d'une très-grande fraîcheur. Il y pleut rarement, excepté durant les mois de juin, de juillet et d'août, qui sont les mois d'hiver, et pendant lesquels les tempêtes tourmentent ces parages; de là le nom de cap des Tempêtes. Le mois de septembre ramène le printemps. La terre rafraîchie par les pluies se couvre de verdure; des collines entières semblent de vastes parterres de fleurs diversement colorées et distribuées par grandes masses; alors les environs du Cap offrent une foule de belles plantes, surtout des liliacées, des bruyères, des protées parmi lesquelles on remarque le *protea argentea* à ses feuilles soyeuses et d'un éclat argenté. On jouit pendant deux mois de ce spectacle; alors les vents soufflent avec moins de violence; mais bientôt la couronne de fleurs de la nature se flétrit, et la terre reprend cet aspect triste et monotone qu'elle conserve le reste de l'année.

C'est pendant les mois de septembre et d'octobre que j'ai recueilli une foule de plantes dont j'ai enrichi mon herbier.

Après avoir fait mes préparatifs de voyage et m'être muni de lettres de recommandation pour les différens landdrosts, et surtout d'une permission de chasse aux hippopotames (permission que le gouverneur lord Sommerset voulut bien m'accorder, malgré la loi qui défend cette chasse, sous peine d'une amende de 1000 rixdalers), je partis accompagné

de mon neveu et de 3 hottentots; un chariot et 22 bœufs formoient notre équipage; on ne connoît pas d'autre manière de voyager dans cette partie de l'Afrique.

Il est difficile, MM., de se figurer quelles innombrables difficultés se présentent au voyageur qui veut parcourir cette contrée; tantôt il n'a devant lui qu'un vaste désert brûlé par le soleil, et d'immenses plaines de sable où l'on trouve à peine quelques habitations séparées par plusieurs journées de marche; tantôt ce sont des forêts impénétrables; d'autres fois des chaînes de montagnes du pied desquelles coulent des rivières qui gonflées tout-à-coup par les pluies deviennent des torrens impétueux, et quelque temps après n'offrent plus que la trace de leurs ravages, ou des mares dont l'eau est fétide et bourbeuse.

Pendant le jour, un soleil brûlant joint à un vent continuel qui soulève des tourbillons de sable rend la marche pénible et quelquefois impossible, des serpens venimeux menacent de la mort à chaque pas; la nuit les panthères, les hyènes, les chakals, cherchent leur proie. Tels sont les obstacles contre lesquels le voyageur a continuellement à lutter; mais le désir de connoître un monde nouveau, d'agrandir le domaine des sciences, fait disparoître le danger et ne laisse voir que le bonheur d'être utile.

Je ne vous fatiguerai pas, MM., de l'itinéraire des trois voyages que j'entrepris, le premier à l'est, le second au nord et le troisième aussi à l'est du Cap.

Le premier ne vous offriroit que le récit d'une suite non interrompue de peines et de dégoûts. Je ne trouvai que peu d'objets dignes d'être recueillis, et je fus à la veille de les perdre, ayant

été contraint de rétrograder à marche forcée, par une sécheresse extraordinaire même dans ces climats; j'avois de plus à craindre de tomber entre les mains des Cafres, qui, irrités de l'approche des Anglais, s'étoient réunis au nombre d'environ 10,000 combattans, et s'avançoient sur la colonie en répandant partout la dévastation et la mort. Ils se croyoient tellement sûrs de la victoire qu'ils avoient cassé le bois de leurs sagaies pour s'en servir comme de poignards; mais deux cents anglais, qu'ils avoient surpris et enveloppés, suffirent pour les disperser, par le feu de la mousquetterie qui eut bientôt porté la terreur dans leurs rangs.

Le pays que je parcourus dans ce premier voyage est borné au midi par la mer, au nord par une chaîne de hautes montagnes de grès ou de granit qui (d'après la carte d'Arrowsmith, qui m'a paru la moins inexacte) s'étend de l'est à l'ouest sur une largeur moyenne de 20 à 25 lieues, depuis le 18°, 27°, 50 de longitude de Grenwith jusqu'au 26° 27, et se trouve comprise entre le 33 et 34e. degré de latitude australe. Il est habité par des colons et des hottentots. C'est à environ cent lieues du Cap qu'on commence à rencontrer ces forêts impénétrables qui paroissent aussi anciennes que la terre, et se prolongent d'espace en espace jusque dans la Cafrerie.

C'est au retour de mon 1er. voyage que je trouvai une baleine échouée sur le sable. Cet animal long de 75 pieds avoit été jeté à la côte par le vent de nord-ouest. Je n'hésitai pas à m'en emparer, et pendant deux mois, sous le soleil le plus ardent, et malgré la puanteur la plus infecte, je ne cessai d'y travailler, jusqu'à ce que je l'eusse entièrement dé-

pecée. J'en ai par un bonheur inoui conservé tous les os et surtout ces fanons dont la mâchoire supérieure est ornée. On avoit bien quelques descriptions de ce cétacée, mais plus ou moins incomplètes, et les squelettes qu'on en possédoit étant composés d'os empruntés à vingt individus différens, on y cherchoit vainement les caractères les plus distinctifs. J'ai ajouté par la suite, deux autres squelettes de baleine à ma collection. Le 1er. est celui de la baleine à ventre plissé, et le second s'est trouvé un très-jeune individu appartenant, comme le plus grand, à la baleine franche.

J'en avois encore préparé deux autres; mais lorsqu'ils étoient presque terminés, le vent les jeta à la mer.

Mon second voyage fut plus heureux que le premier; je me dirigeai au nord en suivant la côte, et je parvins jusqu'à la rivière des Éléphans qui se jette dans l'Océan à environ 2° 39′ du cap de Bonne-Espérance. Ce pays le plus cultivé et le plus fertile de la colonie est bas et sablonneux, il offre de beaux pâturages, et dans plusieurs endroits on y cultive le bled. Vers le Berg-River je trouvai l'ibis sacré d'Egypte, et beaucoup de beaux oiseaux, ainsi que plusieurs espèces d'antilopes nouvelles ou mal décrites; j'y ramassai aussi une grande quantité d'insectes; enfin, après six semaines de recherches inutiles dans les marais qui bordent le Berg-River, au moment où je me disposois à partir, désespéré de n'avoir pu me procurer l'hippopotame dont la recherche étoit un des principaux motifs de mon voyage, un de mes hottentots que j'avois envoyé à la découverte vint m'annoncer qu'il en avoit entendu crier dans le voisinage des joncs qui bordent le fleuve. Cette nouvelle me transporta de joie; il n'y avoit

pas un moment à perdre ; mes gens, mon neveu et moi nous nous armâmes ; j'étois prévenu que le moindre bruit avertiroit ces animaux vigilans de notre présence ; nous en étions à un quart de lieue ; il fallut nous courber, et ce fut presque en rampant que nous fîmes le chemin qui nous séparoit d'eux. A quelque distance, nous nous séparâmes, après être convenus de tirer sur le plus gros de la troupe. Mon coup de fusil et ceux de mes hottentots l'atteignirent, je le vis tomber et je poussai un cri de joie ; les autres hippopotames se précipitèrent dans le fleuve avec un bruit épouvantable, le blessé se releva et vint fondre sur moi (ne sachant sans doute où il alloit ; et je dois m'estimer heureux qu'il n'ait pas été se jeter dans le fleuve qui l'eût porté à la mer) ; un second coup de fusil l'étendit mort à mes pieds. J'en ai rapporté la peau et le squelette ; l'un et l'autre serviront à prouver combien sont inexactes les descriptions qu'on a faites de cet animal (1).

De retour de mon second voyage, je fis aussitôt mes préparatifs pour un troisième, et profitant des offres obligeantes de M. le secrétaire colonial Bird, je partis sur un vaisseau anglais qui me débarqua à Algoa Bay. De là, je me dirigeai au nord-est, jusqu'à la rivière de Keiskama qui coule du

---

(1) Des crânes d'hippopotame existoient dans beaucoup de cabinets, mais c'est tout ce qu'on connoissoit du squelette de ce grand quadrupède, à l'exception cependant des précieux détails ostéologiques que M. Cuvier, ayant pu disposer d'un fœtus conservé dans l'alcool, avoit déjà donnés dans le tome quatrième des Annales du Muséum. Le squelette que j'ai rapporté, dont il vient d'être pris un dessin très-exact, va remplir une lacune importante dans le grand et bel ouvrage sur les ossemens fossiles dont M. Cuvier publie en ce moment une seconde édition.

nord au midi, et qui a son embouchure dans la mer, vers le 28° 7′ de longitude et le 33° 11′ de latitude; ce pays a été en grande partie habité par les Cafres, surtout l'espace compris entre Groote-Vis rivière et le Keiskama; mais depuis un an ces peuples ont été rejetés au delà de cette dernière rivière, par les Anglais qui y ont transporté une population prise dans la métropole, pour lui assurer cette belle colonie.

Le pays qui s'étend d'Algoa Bay au Keiskama m'a paru très-susceptible de culture, on y retrouve ces forêts qui comme nous l'avons dit ne sont que la continuation d'autres plus grandes situées à l'ouest. De belles rivières l'arrosent en tous sens, mais leur embouchure est tellement obstruée par de bas fonds et des bancs de sable qui se prolongent le long de la côte, qu'il est impossible même aux plus petits vaisseaux d'y pénétrer. C'est là que ma collection s'est enrichie d'un grand nombre d'insectes rares, d'oiseaux et de quadrupèdes inconnus ou mal décrits, entr'autres d'ichneumons, d'hélamys, de plusieurs espèces d'antilopes, enfin du rhinocéros bicorne qui faillit me coûter la vie. J'avois entièrement dépouillé ce rhinocéros et j'étois allé à mon camp chercher du monde et un chariot pour l'enlever, craignant avec juste raison qu'il ne fût dérobé par les Cafres ou dévoré par les bêtes féroces. Je revenois de cette course lorsque mon cheval, qui jusque-là avoit été très-docile, irrité par l'odeur du rhinocéros, s'emporta avec une telle violence que je n'en fus plus maître; il me renversa, et dans ma chûte, je me meurtris la tête et me cassai l'épaule.

Enfin, après huit mois de séjour dans le pays des Cafres,

que je parcourus daus tous les sens, je repris la route du Cap, avec la douleur de n'avoir pu pénétrer plus avant et cependant avec l'espoir de m'avancer dans les terres dans un quatrième voyage. Déjà j'avois recueilli des renseignemens sur ces contrées; on m'avoit dit qu'il existoit au delà et à deux mois de marche de la rivière d'Orange, des contrées plus fertiles, et des villes populeuses que je brûlois de connoître; mais les nouvelles que je reçus d'Europe, l'arrivée d'un vaisseau, la crainte d'abandonner ma précieuse collection à la conduite de gens sans expérience, me forcèrent à renoncer à ce projet; et c'est après deux ans de séjour en Afrique, que j'en partis le 1er. septembre 1820. Jamais exilé n'éprouva plus de regret en quittant le sol natal, que je n'en éprouvai lorsqu'il fallut me résoudre à m'éloigner de cette terre au moment même où je me proposois de visiter des contrées tout-à-fait ignorées, et lorsque les succès que je venois d'obtenir, me donnoient l'espoir d'appliquer à de nouvelles découvertes des connoissances déjà acquises sur les objets si variés et si intéressans que le règne animal présente dans cette partie du globe. Quoique mes espérances aient été déçues, quoiqu'il ne m'ait pas été permis d'explorer cette terre, objet de mes vœux, je me console en pensant que mes travaux auront contribué à détruire quelques erreurs et à éclairer quelques points de la science; et sous ces rapports, messieurs, j'aurois une multitude de faits à vous présenter; mais je n'abuserai pas de votre indulgence, et je me contenterai de vous en exquisser les principaux traits.

Parmi les voyageurs qui sont allés étudier l'histoire naturelle dans des contrées éloignées, les uns ont apporté à cette

étude un système établi d'avance et auquel ils ont rattaché tous les faits qu'ils ont recueillis au lieu de rassembler d'abord une multitude de faits, et de les coordonner pour tirer de leur réunion des lois générales; d'autres, et c'est le plus grand nombre, ont décrit tout ce qu'ils ont vu, et rassemblé sans ordre une foule de matériaux, plus jaloux, à ce qu'il semble, de beaucoup voir, que de bien voir; ainsi ils ont moins avancé qu'embarrassé la science, puisque ceux qui les ont suivis, au lieu de n'avoir qu'à énoncer des faits, ont été de plus obligés de renverser l'ouvrage de leurs prédécesseurs; et après tant de voyages, après une foule de relations, on en est le plus souvent réduit à douter des choses sur lesquelles il semble qu'il ne devroit exister qu'une seule opinion. Grâce à la méthode philosophique introduite dans l'étude des sciences naturelles, on sent maintenant que pour arriver à des connoissances exactes et précises, il faut les appuyer sur des faits bien observés, que pour cela il faut pénétrer jusque dans l'organisation intime des individus, les considérer sous les différens aspects qu'ils présentent, déterminer les rapports qui les lient à d'autres individus ou qui les en éloignent, et en conclure la place qu'ils doivent occuper dans l'échelle des êtres. Guidé par ces principes, je me suis fait une loi de recueillir tous les caractères des animaux que j'ai trouvés en Afrique; la plupart d'entre eux et toutes les espèces nouvelles sont accompagnés de leurs squelettes. Je n'ai surtout épargné aucune peine, aucune recherche pour me procurer des crânes et même des squelettes d'hommes, et considérée sous le rapport de la science, cette partie de ma collection n'en sera pas la moins intéressante.

En effet, vous trouverez depuis l'Asiatique jusqu'au Makoia, une suite non interrompue de dégradations. L'angle facial augmente progressivement du Makoia au Boschisman; vient ensuite le Hottentot, et enfin le Namaquois qui nous conduit au Cafre, dont toute l'anatomie porte l'empreinte de la force et de l'énergie physique, poussées à l'extrême, en même tems que la masse encephalique a pris un plus grand développement surtout au-dessus des arcades orbitaires.

D'autres espèces de l'intérieur montreront des orbites plus rapprochées, des fosses nazales moins développées. Parmi les races croisées on trouvera le Malais, métis du Malais pur et du Makiava, et le Namaquois que je crois provenir de l'alliance du Cafre et du Hottentot. A côté du Namaquois nous placerons l'habitant de Madagascar à cheveux frisés; viendront ensuite les races asiatiques qui ont les cheveux plats et longs : le Malais pur, le Chinois, le Bengali et le Malabar. Il est aussi difficile, je crois, de rendre compte de la réunion de tant d'espèces d'hommes sur un petit point à l'extrémité de l'Afrique (et ici je ne parle point des espèces qui n'en sont pas originaires et qui sont comprises dans ma collection, mais bien de celles qu'on trouve si différentes et si nombreuses dans la seule colonie du Cap), que d'expliquer pourquoi toutes les femmes du Cap blanches ou noires sans distinction y sont d'une taille svelte dans leur jeunesse, et deviennent d'une grosseur qui va toujours croissant lorsqu'elles sont parvenues à un certain âge. Ce qu'il y a de probable cependant, c'est que toutes ces différences si tranchées aujourd'hui diminueront progressivement et se confondront avec le temps dans un seul type par le mélange de toutes les

races, ainsi que dans notre Europe on a vu disparoître des différences très-sensibles autrefois entre les peuples qui l'habitoient. L'angle facial si aigu chez les Makoia, et augmentant progressivement jusqu'au Cafre, est une juste indication du degré des facultés intellectuelles de ces différens peuples. Et ici, messieurs, si de l'homme physique nous voulons remonter à l'homme moral, combien nous aurons à regretter qu'on ait si mal étudié l'homme, si intéressant surtout dans l'enfance de la société.

M. Levaillant, à qui l'on n'a peut-être pas rendu assez de justice, a vengé depuis long-temps les Hottentots des calomnies de Kolbe, qui les peint comme des peuples livrés aux superstitions les plus folles et les plus exagérées. Sans doute il existe chez eux des préjugés produits par l'ignorance, et, comme partout ailleurs, le plus adroit trouve quelquefois le moyen d'en imposer à des hommes simples et crédules; mais s'ils sont simples et ignorans, ils ne sont pas dégradés, et l'on trouve chez eux des vertus qu'on chercheroit vainement chez des peuples plus civilisés. Leurs mœurs d'ailleurs ne ressemblent en rien aux nôtres. Ainsi l'activité semble être le partage des peuples civilisés : la passion dominante des peuples que nous appelons sauvages, celle à laquelle ils sacrifient tout, est l'amour du repos : ils semblent se contenter du seul plaisir d'exister. Combien de fois je les ai vus, tout étonnés de me voir recueillir des insectes qu'ils fouloient aux pieds, se demander entre eux : Pourquoi venir de si loin chercher des choses si méprisables ? Ils ne sèment ni ne cultivent, ils chassent et nourrissent des troupeaux dont ils boivent le lait. Ils ne sont point, comme on l'a dit tant

de fois, dans un état de guerre continuel avec les animaux féroces. Habitans de la même terre, ils la partagent et vivent en paix, chacun de leur côté, jusqu'à ce que quelques causes viennent troubler l'harmonie : alors le Kral prend les armes, on éloigne ou l'on tue l'animal agresseur, et tout rentre dans l'ordre accoutumé.

Les peuples qui habitent la colonie du Cap, parmi lesquels je ne comprends pas les Cafres qui ont été rejetés au-delà, sont doux, bons, hospitaliers, mais foibles, indolens, enervés par un climat brûlant. Leurs proportions physiques indiquent assez cette défaveur de la nature, et chez eux l'intelligence ne vient pas suppléer aux forces qui leur manquent. Les animaux, au contraire, y sont d'une vigueur, d'un courage, et d'une férocité extrêmes. Il semble que la nature ait pris plaisir à les former aux dépens des autres habitans de cette terre. Eh bien! malgré toutes les circonstances défavorables dans lesquelles l'homme se trouve placé, il est probable que dans un temps qui ne paroît pas éloigné (à en juger du moins par l'état général d'accroissement de l'espèce humaine); il est probable, dis-je, que la plupart des grands animaux auront disparu et cédé la terre à l'homme, qui ne conserve des animaux que ceux qui lui sont utiles et qu'il soumet ou associe à son empire. Ceux-ci multiplient alors d'une manière prodigieuse; tant est grande la puissance que l'homme exerce sur toute la nature! Déjà même les lions et les éléphans, si communs il y a quarante ans, sont très-rares dans toute la colonie; et cela tient à la nature des choses : l'homme en se multipliant fait quelques progrès vers la civilisation, ses moyens de conquête deviennent plus puissans, tandis

que les animaux, toujours réduits à l'instinct, ne savent que se précipiter sur leur proie, et la dévorer.

A la tête des grands quadrupèdes de la colonie du Cap sont les éléphans, le rhinocéros, l'hippopotame, l'antilope, dit l'élan du Cap. J'ai tué un individu de cette dernière espèce plus grand qu'un bœuf, mais les bêtes féroces l'ont dévoré dans une nuit ; le zèbre et le coagga sont très-communs à l'embouchure du Groote-vis, rivière où ils vivent à la manière des chevaux sauvages. Parmi les carnassiers sont : les lions, les panthères, les chakals et de prétendus chiens sauvages qui à l'inspection de leurs dents m'ont paru être de vraies hyènes. Ces animaux sont d'une subtilité telle, qu'il est difficile de s'en procurer malgré leur grand nombre. Répandus sur toute la surface de la colonie, vivant en grande troupe, ils y causent beaucoup de ravages, et attaquent les troupeaux avec une fureur inconcevable.

Ce pays si fécond en espèces sauvages, ne produit en animaux domestiques que la chèvre, le mouton et le bœuf dont quelques races sont remarquables par leur taille.

Au nombre des espèces nouvelles que j'ai rapportées, je citerai la civette à crinière, le renard aux longues oreilles, le mangouste de Cafrerie, le ree-bock laineux du pays des Hottentots, et le ree-bock rouge de Cafrerie.

Qui ne connoît les charmans oiseaux que produisent les colonies du Cap! Les coucous dorés, les couroucous, les pics, les sucriers, les martins pêcheurs, les guêpiers et tant d'autres, qui ornent nos collections ou qui viendront les embellir. L'aigle à poitrine noire, l'indicateur à gorge noire, le merle à deux raies, le fourmilier jaune, la fauvette des mimoses,

l'outarde à taches rousses et l'outarde à cravate noire, et une foule d'autres.

Les reptiles très-communs dans cette partie y sont aussi très-venimeux, surtout la capelle, les vipères à queue courte et à croissant, et la vipère à cravate noire, de la morsure de laquelle j'ai vu mourir en 12 heures un jeune homme fort et bien constitué.

Les tortues sont très-recherchées par les Hottentots; combien de fois moi-même n'ai-je pas été heureux d'en trouver dans le désert qu'elles seules et les serpens peuvent habiter, et qui semblent placées là pour prouver qu'il n'est aucun lieu où la nature n'ait exercé son pouvoir de reproduction. A six espèces connues, j'en ai ajouté cinq autres.

On ne trouve qu'une petite espèce de poisson dans quelques ruisseaux; les rivières en manquent absolument; ce qui tient sans doute à ce que, lorsquelles sont grossies par des pluies subites, elles coulent avec une telle impétuosité que des poissons ne pourroient résister au courant. A l'embouchure des fleuves et des baies, on trouve une quantité innombrable de squales, et de raies dont j'ai vu des individus de 10 pieds d'envergure; les silures, les labres, les blennies y abondent.

Parmi les mollusques, j'ai trouvé des tétries, animaux dont les uns vivent isolés et d'autres réunis en famille : ceux-ci adhèrent à un noyau charnu, alimenté par la vie commune et à la surface duquel vient s'ouvrir la bouche étoilée de chacun des individus qui composent la famille, organisation admirable découverte et étudiée avec tant de sagacité par M. Savigny, mais sur des individus de proportion bien inférieure à ceux que je me suis procurés.

Je ne vous arrêterai pas, MM., sur chacune des grandes classes du règne animal, je craindrois de surcharger cet aperçu de détails fastidieux.

Je ne puis cependant passer sous silence les insectes : quoique j'en aie rapporté plus de dix mille individus, j'aurois pu encore ajouter à ce nombre, mais je me suis attaché surtout aux espèces négligées par les voyageurs, et à celles qui nous étoient inconnues, ou qui, soit par leur petitesse, soit par leur peu d'éclat, avoient échappé aux yeux des naturalistes.

L'entomologie du Cap est en rapport avec son climât brûlant, avec son sol sablonneux et aride, et avec ses productions végétales; aussi les insectes qui se nourrissent d'herbes et de fleurs, ou qui à l'état de larves habitent les grands arbres, et qui sont si communs dans l'Amérique méridionale, tels que les coléoptères, tétramères et lépidoptères, sont-ils très rares dans cette contrée, et manquent même le plus souvent; ceux au contraire qui vivent à terre ou dans les sables, ceux qui se nourrissent de racines, de substances cadavéreuses ou excrémentielles, ceux qui habitent les arbres peu ligneux, y abondent, surtout les *tenebrio*, *les meloe de Linnæus*, *les anthia*, *les copris*, *les brachycerus*, *truxalis*, *et grillus de Fabricius*, différentes espèces de *lamies* à corps bombé ou presque cylindrique, *les termites*, *les mutilles et les pangonies;* quelques genres, tels que les manticores, eurichores et pneumores, appartiennent exclusivement à cette partie du monde. M. Latreille, qui a eu la bonté d'examiner ma collection d'insectes, y a trouvé plus de trois cents espèces nouvelles dont les plus remarquables appartiennent aux genres

cétoine, ibis, lamie, brachicère, charanson, pneumore, etc. J'ai aussi recueilli plusieurs espèces d'arachnides et de crustacés inconnus.

La zoologie n'a point été seule l'objet de mes travaux. J'ai également recueilli et desséché avec soin les plantes que j'ai trouvées en fleur, dans l'espoir d'en rapporter qui auroient échappé aux recherches de Sparmann et des autres botanistes qui ont parcouru les mêmes contrées. Je n'ai point été trompé dans mes espérances; mon herbier, composé de huit à neuf cents plantes, a offert beaucoup d'espèces qui ont enrichi la collection du Muséum, et dans ce nombre il s'en trouve qui n'étoient pas encore connues. J'ai aussi rapporté des bulbes de liliacées et 230 espèces de graines.

J'avois, de plus, rassemblé un grand nombre de plantes vivantes, dont la plupart sont inconnues dans nos jardins; mais j'ai été contraint de les abandonner; le vaisseau qui est venu chercher ma collection, ayant préféré le mouillage de Fals-Baye à celui de la baie de la Table qui est en vue du Cap, il a fallu faire traverser dix lieues du pays le plus âpre à ma collection; rude assaut auquel elle a résisté, mais que n'eussent pas supporté des plantes vivantes, quelques soins qu'on eût apportés à leur transport.

Trois cents échantillons de minéralogie pris en différens lieux n'offriront rien de remarquable, ni de précieux pour nos collections; mais le géologue trouvera dans leur examen des renseignemens sur la composition du sol et des montagnes, qui ne se trouvent pas dans les nombreux ouvrages publiés sur la colonie du Cap.

Voilà, messieurs, quels sont les résultats d'un voyage de

deux ans ; et quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait stériles sous le rapport de la géologie et du règne végétal, vous vous êtes facilement aperçus que la zoologie avoit été plus spécialement l'objet de mes travaux. Ainsi la comparaison des squelettes de l'hippopotame et du rhinocéros bicorne, avec les os fossiles des mêmes animaux, servira à déterminer d'une manière précise les différences ou les rapports qui existent entre les espèces d'Afrique et celles des anciens, et peut-être cette comparaison pourra conduire à quelques inductions sur la marche des bouleversemens du globe.

Le grand nombre de crânes humains que j'ai pu me procurer, parmi lesquels vous trouverez des différences si grandes, des dégradations si marquées, contribuera, je l'espère, à fournir à la science qui s'occupe des variétés de l'espèce humaine des matériaux du plus grand intérêt.

Dirigé dans mes recherches par les principes qui heureusement prévalent dans l'étude des sciences naturelles, l'observation des rapports qui, existant entre les différens êtres, les lient, les rapprochent ou les éloignent, l'examen intime des parties, examen qui ne peut être fait que le scalpel à la main, et en allant fouiller jusques dans les replis les plus cachés de l'organisation, je me suis appliqué à disséquer une foule d'animaux, surtout les espèces inconnues. Ni le dégoût attaché aux travaux anatomiques sous un soleil brûlant, ni la multitude et la variété des objets dont j'étois environné, n'ont pu me faire perdre de vue ce but philosophique de la science; je lui ai consacré une grande partie de mes soins, et les résultats sont 122 squelettes, dont quelques-uns sont des plus grandes dimensions.

Enfin, messieurs, pour résumer, le seul règne animal vous présentera 13,405 individus appartenant à 1620 espèces, savoir :

	Individus.	Espèces.
Mammifères	228	50
Oiseaux	2205	280
Reptiles	322	136
Poissons	263	70
Insectes	10000	982
Mollusques	387	102

Mais, messieurs, si j'ai obtenu quelques succès, je ne suis pas le seul à qui l'on doive les attribuer; le consul de France au Cap, monsieur le comte des Ecotais, le gouverneur lord Sommerset et le secrétaire colonial M. Bird, auxquels je suis heureux de pouvoir exprimer toute ma reconnaissance devant cette auguste assemblée, ont puissamment contribué à la réussite de mes efforts, par leurs bons offices, et par l'empressement qu'ils ont mis à me procurer par eux-mêmes ou par leurs ordres, toutes les facilités qui pouvoient favoriser l'exécution de mes projets. C'est ainsi que sur toute la terre, les savans et les amis de l'humanité ne forment qu'une seule famille, exempte des rivalités qui divisent les nations; ils ne savent que se réunir, quand il s'agit de faire le bien et d'éclairer les hommes.

Quant à moi, messieurs, si vous jugez que mes travaux méritent quelque attention, votre bienveillance et votre approbation seront ma plus douce récompense; heureux si pour completter ce que j'ai commencé, je puis, en publiant le résultat de mes observations, et les faits nombreux que j'ai recueillis, ajouter quelque chose au domaine de l'histoire

naturelle! J'ai déjà arrêté le plan de ce travail, et disposé quelques matériaux, avec le secours d'un ami, M. Bénit, qui s'est associé à moi pour cette entreprise; mais je vois avec douleur que je serai forcé d'y renoncer, à moins que le gouvernement, fixé par l'opinion de l'Académie sur l'intérêt de cette publication, ne veuille bien me continuer sa bienveillance, et contribuer au succès, en m'accordant les moyens matériels qui me manquent.

RAPPORT

A SON EXCELLENCE

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR,

Sur les Collections d'Histoire naturelle faites au cap de Bonne-Espérance, par M. Delalande.

Nous avons cru devoir attendre pour soumettre ce rapport à votre Excellence, que nous ayons pu le faire avec quelque exactitude, et il n'a rien moins fallu que tout le mois qui s'est écoulé depuis le retour de M. Delalande pour mettre en ordre et classer les collections qu'il a remises à l'établissement.

Le cap de Bonne-Espérance, occupé depuis long-temps par des Européens, paroissoit suffisamment exploré, à en juger par de célèbres ouvrages sur cette contrée, tels que les relations de Kolbe, de Sparmann, Le Vaillant, etc.; mais c'est une idée toute différente qu'en donnent les collections de M. Delalande : par les soins de cet employé de notre muséum dont les travaux comme aide naturaliste datent de vingt-cinq ans, nous pouvons maintenant nous flatter de connoître les terres qui terminent l'Afrique dans sa partie australe, si ce n'est son sol lui-même, du moins ses productions en choses organisées, comme plantes et animaux.

Les succès de notre voyageur dans une carrière où il avoit été précédé par tant d'efforts et de travaux, prouve qu'il a déployé une bien plus grande activité que ses devanciers, et, il le faut bien aussi d'après les résultats, une instruction plus universelle, que révèlent les moyens et les ressources qu'il est parvenu à se créer.

M. Delalande avoit donné des preuves de sa capacité dans trois voyages (à Lisbonne, à la mer de Provence et au Brésil) qu'il avoit déjà faits pour le gouvernement, et de son zèle pour les progrès de l'histoire naturelle, quand il fut désigné pour un quatrième voyage.

Accompagné d'un neveu âgé de douze ans, qui a partagé ses fatigues, ses travaux et ses dangers, notre voyageur quitta Paris le 2 avril 1818, et fut le 3 août suivant rendu aux attérages du Cap.

Tout en s'occupant d'excursions et de découvertes dans les environs de la ville du Cap, il prépara ses expéditions pour l'intérieur des terres. Elles ont eu lieu dans l'ordre suivant :

Il entra dans le pays des Hottentots le 11 novembre 1818; revenu au Cap, ce fut pour en repartir et se rendre dans la province de Berg-Rivière le 5 juillet 1819; et après un second retour, il partit le 2 novembre suivant pour la Cafrerie.

N'ayant en Européens près de lui que le jeune Verreaux son neveu, aidé uniquement par quelques hottentots ou nègres sans ressort ni intelligence, M. Delalande fut long-temps en expédition d'histoire naturelle à 800 milles du chef-lieu de la colonie : il se trouvoit ainsi enfoncé dans l'ouest à une époque d'hostilité des Cafres, fort animés contre les Européens, sans

que cette circonstance très-pénible pût l'arrêter dans l'accomplissement de sa mission.

Ce n'étoit que dans cet éloignement du Cap qu'il pouvoit espérer de joindre un énorme quadrupède, le rhinocéros à double corne, qui lui avoit été très-expressément demandé ; il tint ferme sur cette terre inhospitalière, jusqu'à ce qu'il eût renversé l'énorme bête de douze pieds de long, dont l'absence, celle du squelette surtout, formoit une lacune très-impatiemment ressentie dans nos collections et dans nos ouvrages d'histoire naturelle. C'est à l'ouest du Cap qu'il fit cette chasse heureuse. Il se porta bientôt après dans l'est pour satisfaire à une autre recommandation. Le squelette d'un autre animal d'une taille tout aussi colossale lui avoit été aussi désigné comme également nécessaire pour la science.

Il poursuit à Berg-Rivière, il est long-temps sans joindre, et puis enfin il surprend une famille d'hippopotames; il en tue le chef, le plus gros et le plus redoutable de la bande.

Une circonstance concernant cet événement honore notre voyageur, en même temps qu'elle nous fait un devoir de témoigner notre reconnoissance au gouverneur du Cap, lord Charles Sommerset (1), et au secrétaire colonial, M. le colonel Christophe Bird.

Une loi de la colonie portoit défense de chasser et de tuer des hippopotames. Mais le gouvernement pouvoit relever de l'amende de 1000 rixdales que l'infracteur encouroit. M. Delalande, grâce à la protection éclairée des deux chefs de

---

(1) Présentement à Paris, étant sur le moment d'aller reprendre le commandement de la colonie.

la colonie, qui lui ont procuré en tout temps la plus grande facilité et les encouragemens les plus flatteurs, fut pourvu d'instruction pour commettre l'infraction à la loi sans inconvénient pour son avenir. Dans les intervalles de ses expéditions lointaines, M. Delalande employoit ses momens au Cap à agir sur des animaux d'une bien autre dimension que les giraffes, les rhinocéros, les hippopotames.

La mer, bouleversée par des coups de vent de la plus grande violence, apportoit et venoit briser sur le rivage des baleines qui restoient quelquefois échouées. Notre voyageur couroit aussitôt sur la côte s'emparer de proies aussi importantes : mais celles-ci lui étoient par fois ravies par la mer, qui agitée de nouveau, faisoit rouler et rentrer dans son sein ces monstrueux cadavres que M. Delalande et son collaborateur de douze ans, s'étoient efforcés avec tant de labeur de dépecer. Cependant la constance de nos voyageurs fut récompensée par un résultat bien précieux pour nous : ce sont trois squelettes de baleines : l'un de la baleine franche, un autre de la baleine à ventre plissé et le troisième d'un jeune âge de la première. Nonobstant les influences du ciel le plus brûlant, les progrès d'une putréfaction à l'excès incommode, aucunes peines, aucuns soins ne furent épargnés ; toutes les pièces grosses, moyennes, petites, les plus petits os de l'oreille, les fanons, généralement tout ce qui constitue le système osseux, tant de pièces qui vont dévoiler plusieurs points importans de l'organisation de ces plus grands animaux de la création, tout a été soigneusement rapporté.

Qui ne croiroit, qu'occupé d'aussi grands animaux, qu'employant un si long temps à les dépecer et à les préparer, que

tenu aux plus pénibles efforts pour les tirer des lieux où ils avoient été atteints ou trouvés, dans un pays sans routes, sans le concours des arts européens ou d'une population intelligente; qui ne croiroit que ce ne soit à ces résultats déjà très-importants que se sont bornés les travaux de nos deux voyageurs.

Voilà, monseigneur, ce qui est présumable et ce qui n'est cependant pas. Que votre Excellence veuille bien se faire remettre les inventaires des collections de M. Delalande, accompagnant ce rapport, catalogues sommaires, mais exacts, et votre Excellence apprendra que ce naturaliste, qui est arrivé au Cap en août 1818, et qui en est reparti en août 1820, a cependant recueilli le nombre d'objets ci-après.

	Individus.		Espèces.
En insectes	10000		982
En oiseaux	2205		280
En mammifères	228		59
En reptiles	322		136
En poissons	293		70
En mollusques	387		102
A quoi il faut ajouter	122	squelettes qu'il a préparés.	
	13307		1629

Dans le nombre des mollusques se trouvent plusieurs individus d'une nouvelle espèce de théthyes composées, animaux vivant en famille et adhérant à un noyau charnu et alimenté par la vie commune, organisation très-récemment connue, mais non sur d'aussi gros individus; organisation véritablement merveilleuse.

Pour ne pas donner trop de longueur à ce Rapport, nous ne

nous étendrons point sur le mérite même des principaux objets. Un grand nombre de ces animaux est nouveau, les autres espèces seront mieux connues, tant sous le rapport de leur organisation que sous celui de leurs mœurs et de leurs localités.

Pour l'exprimer en un mot, ce voyage nous procure une zoologie à peu près complète du Cap.

Une science dont on s'occupe aujourd'hui plus que jamais, l'anthropologie, ou la science qui s'applique à faire connoître toutes les organisations variées des diverses races humaines, n'est pas une des moins redevables aux recherches éclairées de M. Delalande. Il a surtout profité de son séjour en Cafrerie pour se procurer des squelettes et des têtes des peuplades de cette contrée, dont les races sont autant remarquables par leur nombre sur ce petit point de la terre qu'elles sont extraordinaires par leur très-singulière conformation.

Ce que ne sembloit point promettre le genre d'études et de connoissances de M. Delalande, c'est l'attention qu'il a donnée également à la minéralogie et à la botanique.

Trois cents échantillons sont rapportés en minéralogie; ces trois cents objets, sans avoir une très-grande valeur intrinsèque comme minéraux, en ont une pour le géologiste qu'ils avertissent de la constitution des montagnes, et de la nature des roches de l'extrémité australe de l'Afrique; ce sont les premiers renseignemens de cette nature qui aient été donnés.

M. Delalande a aussi rapporté un herbier du Cap, composé d'à peu près 6000 échantillons de 920 espèces, appartenant à 235 genres différens.

Il avoit recueilli des plantes vivantes : il a eu le chagrin de les laisser au Cap. La frégate qui l'a ramené a préféré le mouillage plus sûr de False-Baie à celui de la baie de la Table, à vue de la ville du Cap.

Il a donc été dans la nécessité de faire franchir à ses collections les hautes montagnes qui séparent ces deux mouillages dans une étendue de douze lieues; rude assaut, auquel les collections ont heureusement résisté à cause des précautions prises pour leur emballage, et l'excellent état de leur conservation. Les plantes vivantes n'eussent pas soutenu ce transport par terre, et M. Delalande n'a enrichi nos serres que par des oignons et des graines; par des oignons, au nombre de 589, 33 espèces, parmi lequelles 13 sont signalées comme nouvelles, et par des graines, se rapportant à 251 espèces.

Tant de travaux fixèrent sur M. Delalande l'attention de la colonie; c'est ce que nous avons appris par des lettres de M. le comte des Escotais, agent de France au cap de Bonne-Espérance, et c'est ce que cet agent nous a confirmé de vive voix depuis son retour à Paris. Son extrême bienveillance et son intérêt soutenu pour notre voyageur, ont porté M. le comte des Escotais à nous communiquer le 12 décembre dernier les réflexions suivantes que nous avons cru de nature, monseigneur, à être soumises à votre Excellence.

« Je veux vous parler, messieurs, de l'effet moral qu'ont « produit dans la colonie du Cap le séjour et les travaux de « votre envoyé. M. Delalande déploya une activité qui étonna « dans un climat aussi ardent; il produisit en si peu de temps « tant de collections, et il fut si obligeant et en même temps « si réservé et si modeste, qu'il fixa sur lui l'attention de

« tous les chefs et de tous les habitans les plus distingués de « la colonie.

« Il y eut de toutes parts un empressement égal à lui être « utile et à seconder l'intérêt que je portois à ses recherches. « J'ai donc reçu sur son compte les rapports les plus flat- « teurs; mais, de plus, son séjour aura un résultat puissant « pour les sciences, c'est un exemple qu'il a laissé. Présen- « tement on sait au Cap tout ce que la colonie peut fournir « à la science, et voilà plusieurs colons qui veulent marcher « sur ses traces; enfin le zèle des médecins a été excité pour « continuer les recherches de M. Delalande sur les variétés « de l'espèce humaine.

« En contemplant, Messieurs, l'effet moral du séjour de « M. Delalande dans la colonie, et en présentant les résultats « que ce séjour pourroit y avoir ultérieurement pour le bien « de la science, j'ai pensé, étant encore sur les lieux, que le « zèle et les travaux de M. Delalande, les hasards auxquels « il s'est courageusement exposé, lui mériteroient une récom- « pense, et celle qu'ambitionnent les âmes généreuses, la « *décoration de la Légion-d'Honneur.* »

L'administration du Muséum, monseigneur, partage les vues de M. le comte des Escotais, et sollicite de son côté les bontés de votre Excellence pour qu'elle veuille bien demander au roi la décoration de la Légion-d'Honneur en faveur de M. Delalande (1). Mais, monseigneur, votre excellence ne voudra sans doute pas borner à cette grâce la récompense due

(1) S. M. ayant daigné accueillir ces recommandations a, par une décision spéciale en date du 23 mai 1821, nommé M. Delalande Chevalier de la Légion-d'Honneur.

à d'aussi honorables travaux. Nous savions notre voyageur très-actif, nous comptions beaucoup sur lui, et il a de beaucoup surpassé toutes nos espérances.

Il n'y a pas à craindre, monseigneur, que ce qui sera fait pour lui ne soit dans l'avenir une raison d'importuner le gouvernement; car il n'est pas vraisemblable que de sitôt nous puissions nous flatter d'un accroissement aussi notable de richesses pour le Muséum et pour la science; ou bien, si cela étoit, nous regarderions comme un très-grand avantage d'avoir à reproduire la même demande.

Nous avons des voyageurs en expédition : qu'ils puissent apprendre l'intérêt qu'inspire ici leurs recherches; qu'ils soient encouragés dans leurs travaux par la confiance que le gouvernement sait récompenser dignement ceux qui le servent avec un zèle et un dévouement sans bornes.

Nous avons l'honneur, etc.

Signé : LES PROFESSEURS ADMINISTRATEURS DU JARDIN DU ROI.

Paris, le 10 janvier 1821.

RAPPORT

A L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES.

« Le lundi 5 novembre 1821, l'Académie entend le Rapport » suivant : elle en approuve la rédaction et en adopte les conclu- » sions. »

L'Académie, en sa séance du 16 juillet dernier, nous a chargés, MM. le baron Cuvier, Desfontaines, le baron de Humboldt, le comte de Lacépède, Latreille, Duméril et moi (Geoffroy-Saint-Hilaire), de prendre connoissance d'un Précis de voyage fait au Cap de Bonne-Espérance, par M. Delalande, Précis qui lui a été lu alors et soumis par ce voyageur ; nous avons l'honneur de présenter ce Rapport à l'Académie.

Le siècle dernier vit fleurir deux hommes d'une immense influence sur les sciences naturelles, Linnæus et notre Buffon. Tous deux passionnés pour la gloire, doués d'une imagination forte, entraînèrent les esprits dans les hautes méditations familières à leur génie. Leurs ouvrages, qui pénétrèrent en tous lieux, y développèrent une vive émulation, y excitèrent à contribuer aux travaux des naturalistes, et firent naître ce vif désir, même parmi les personnes entièrement étrangères aux sciences. Ainsi, fournir des matériaux pour le grand catalogue des êtres, pour compléter ce grand enregistrement

des productions de la nature, devint la pensée dominante et souvent l'occupation consolatrice de tout homme instruit que les bouleversemens politiques déplaçoient et faisoient refluer aux extrémités du monde civilisé. Le génie de Buffon prépara les voies, et, en excitant le zèle, ouvrit une nouvelle carrière.

Cette influence fut naturellement plus marquée au centre du mouvement qu'à sa circonférence. Là on avoit sondé le terrain, on connoissoit les lacunes : on désiroit joindre de nouvelles aux anciennes richesses, et l'on pensoit qu'il ne falloit pas se borner à les attendre de quelques efforts particuliers.

Un état de choses inconnu aux anciens caractérise donc notre époque; nous avons vu des hommes ardens, aussi savans qu'infatigables, se vouer à l'exploration des diverses contrées de la terre; des naturalistes aller s'enquérir en tous lieux et des choses et des hommes, appeler tous les peuples à une participation commune et réciproque de toutes les productions du globe; et en rapportant de partout l'histoire des habitudes, des procédés imaginés et des diverses pratiques sociales, montrer à l'homme toute l'étendue de ses ressources et de son génie.

Un incident est venu dernièrement ajouter à cet entraînement des esprits. La guerre avoit eu de bien fâcheux résultats pour les Muséums de Paris; le gouvernement conçut l'idée de procurer aux amis des arts et des sciences un dédommagement de ces pertes; pensée généreuse dont le développement fut poursuivi avec le zèle le plus louable.

C'est dans ces circonstances qu'un voyage d'histoire natu-

relle fut confié à M. Delalande; il étoit signalé comme propre à ce service scientifique. Élevé au Jardin du Roi, il y avoit rempli avec distinction les fonctions d'aide-naturaliste pour la zoologie, et il avoit déjà fait preuve d'habileté et de dévouement dans trois précédens voyages, l'un en Portugal, un second sur les côtes de la Méditerranée, et un troisième, au Brésil, dans lequel il avoit accompagné S. Exc. M. le duc de Luxembourg, ambassadeur de Sa Majesté.

M. Delalande, muni des instructions du gouvernement et de l'administration du Jardin du Roi, partit de Paris en avril 1818 et arriva le 3 août suivant aux attérages du Cap. Il n'avoit emmené avec lui qu'un enfant de 12 ans, fils d'une de ses sœurs. Cet enfant, le jeune Verreaux, soutint tout aussi bien que son oncle les fatigues du voyage.

On devoit croire le Cap de Bonne-Espérance épuisé comme contrée d'histoire naturelle. De nombreux voyageurs, Kolbe, Sparmann, Paterson, Levaillant, Barrow, etc., sont redevables d'une grande renommée à leurs découvertes comme explorateurs du Cap. Cependant, où on auroit su un si grand gré à notre voyageur de seulement glaner sur les pas de ces hommes illustres, il trouve à faire d'abondantes moissons. Il se hasarde à de plus grandes distances ou devient plus attentif dans des lieux déjà parcourus. Bref, il revient à nous avec une cargaison qui exige un bâtiment de haut bord, un bâtiment de l'État pour la rapporter. Au nombre considérable d'êtres et d'objets nouveaux dont il nous enrichit, on diroit qu'il vient de visiter une terre vierge.

Si nous disions que c'est beaucoup, que c'est un grand nombre d'objets qu'il a rapportés, nous ne peindrions

pas à l'esprit cette réelle abondance, comme nous allons le faire, en vous présentant le tableau numérique que voici, relevé très-exact des divers catalogues des professeurs du Jardin du Roi.

		Individus.	Espèces.
ANIMAUX.	Mammifères.........	228	50
	Oiseaux............	2205	280
	Reptiles...........	322	136
	Poissons...........	263	70
	Insectes...........	10000	982
	Mollusques.........	387	102
	Squelettes.........	122	122
		11527	1742
VÉGÉTAUX	desséchés..........	6000	920
	en graines.........	mémre.	251
	en ognons..........	589	33
MINÉRAUX.	Pour la géologie......	300	»
		18416	2946

A la variété et à la nature de ces objets, on est disposé à penser que plusieurs talens divers, et au grand nombre de ces productions, que plusieurs naturalistes ont été employés à les réunir. C'est sans doute une des choses les plus remarquables de ce voyage, que cette égalité d'attention donnée aux êtres les plus petits, à des insectes presque microscopiques, et en même temps aux animaux des plus grandes dimensions.

Trois baleines, des giraffes, des rhinocéros, des hippopotames, etc., ont été atteints et disséqués par notre voyageur. Leurs squelettes étoient au nombre des objets les plus dé-

sirés, et avoient été nommément demandés. On est tenté de croire que tout le littoral du Cap a donné à M. Delalande ses poissons, les forêts du sud leurs oiseaux, les plaines leurs antilopes, les vallées leurs reptiles, les rochers leurs damans, les sables leurs grandes gerboises, leurs oryctéropes et leurs insectes.

Nous savons par M. le comte des Escotais, consul général de Sa Majesté, ce que la vie laborieuse et l'activité de M. Delalande lui ont valu d'égards et de protections au Cap, tant de la part des colons dans l'intérieur des terres, que de la haute administration du pays. Il falloit bien tout ce concours d'événemens, mais qui d'ailleurs honore notre voyageur, pour nous expliquer le nombre et le parfait état de ce qui compose la riche cargaison qui nous est parvenue, et qui cependant a été recueillie en moins de trois années.

Tels sont les faits qui déposent en faveur de M. Delalande, et qui établissent la supériorité d'intérêt de ce voyage, comparativement aux moyens mis à la disposition du voyageur; appréciation qu'il convient dans le vrai de faire entrer en ligne de compte.

Nous avons extrait ces considérations du Précis dont vous nous avez confié l'examen, après en avoir vérifié et trouvé exactes toutes les circonstances. Dans ce travail, que vous a lu M. Delalande, vous aurez plus particulièrement été fixés sur le détail de ses diverses excursions; on le suit avec intérêt, soit quand, averti de la présence d'un hippopotame, lequel s'étoit trahi par un grognement fort et retentissant, il se jette de très-loin et ordonne à sa petite troupe de se jeter à plat ventre pour mieux surprendre une proie aussi pré-

cieuse; soit quand il pousse un cri de joie et de victoire, en voyant cet énorme animal étendu à ses pieds; soit quand il exprime sa douleur de ce qu'une mer courroucée lui a dérobé pendant la nuit une baleine de 75 pieds qui lui avoit coûté six semaines de travaux bien pénibles; soit enfin quand il raconte comment, lorsqu'il se cassa la clavicule, il ne put éviter ce désastre, monté sur un cheval que l'odeur seule du rhinocéros qu'il avoit tué quelques heures auparavant avoit effrayé et disposé à s'emporter.

Nous avons trouvé dans le Précis une peinture de l'aspect des lieux parcourus par le voyageur. En traitant des habitudes des colons de l'intérieur des terres, il se loue de la généreuse hospitalité qui lui fut accordée, et que les colons exercent d'ailleurs envers tous les voyageurs avec la plus affectueuse cordialité.

M. Delalande a principalement donné son attention aux diverses races d'hommes qui, par une singularité bien remarquable, se trouvent entassées et se maintiennent distinctes vers l'extrémité de la partie la plus australe de l'Afrique. M. Delalande n'a pas craint de s'approcher de quelques-uns de leurs kraals ou lieux de campement. La collection des têtes osseuses qu'il a rapportées est considérable, et ses observations sur ces races d'hommes judicieuses et instructives.

Le gouvernement voudra sans doute récompenser tant d'efforts et de succès; nous croyons M. Delalande digne de son intérêt et de sa munificence; ce seroit de plus exciter une vive émulation parmi les autres voyageurs actuellement en expédition.

M. Delalande annonce l'intention de publier, avec un de

ses amis, les faits nouveaux qu'il a recueillis; il est à désirer qu'il puisse y réussir et qu'il en obtienne les moyens.

Nous concluons enfin à ce que l'Académie témoigne la haute estime dans laquelle elle tient ce voyage, en voulant bien donner son approbation aux observations précédentes, et en arrêtant d'en recommander l'objet à S. Exc. le ministre de l'intérieur.

Signé HUMBOLDT, LATREILLE, CUVIER, DESFONTAINES, DUMÉRIL, DE LACÉPÈDE et GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, *rapporteur*.